par Crozet de Lessert
mai 1809

Théâtre IF 081

LE SECRET DU MÉNAGE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS
SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES
DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI,
LE 25 MAI 1809.

Que de femmes je vois qui laissent comme vous,
Perdre mille moyens de charmer leur époux!
Leur fâcheux abandon, le vôtre m'intéresse,
Et parer la vertu, c'est servir la sagesse.
Vers retranchés du Secret du Ménage.

PRIX 1 fr. 50 c.

A PARIS,
Chez VENTE, Libraire, boulevard des Italiens, nº 7,
près la rue Favart.
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
M. DCCCIX.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesecretdumnag00creu

PRÉFACE.

Le sujet de cette comédie, tiré d'un ancien recueil intitulé les Amusemens de l'Esprit et du Cœur, parut pour la première fois sur la scène en 1758, sous le titre de *la Nouvelle Ecole des Femmes*. M. de Moissy, auteur de cette pièce, jouée par les comédiens Italiens, y obtint un succès flatteur, et y montra un talent très agréable. Si elle n'a pu se soutenir au théâtre, et en a disparu depuis près de quarante ans, cela vient peut-être de ce que le public n'a pu s'intéresser très long-temps au tableau d'une femme honnête, prenant des leçons d'une femme qui ne l'est pas. De plus, le talent que l'auteur avait souvent montré dans ses deux premiers actes, l'abandonna dans le troisième, dont voici une courte et fidèle analyse; elle suffira pour faire juger jusqu'à quel point le Secret du Ménage ressemble à la Nouvelle Ecole des Femmes.

Mélite (la jeune femme), en revenant de chez la courtisane qu'elle a consultée, est rentrée chez elle, et s'y est extrêmement parée. La leçon n'a sûrement pas été assez complète: car elle demande à Marthon, sa femme de chambre, de lui donner un moyen d'intéresser et de surprendre son mari. Un chevalier, amant de Mélite, avait, comme c'était alors l'usage apparemment, imaginé d'envoyer chez elle un ballet

de danseurs et de danseuses, qui devaient paraître quand il serait temps. Marthon, en apprenant cela à Mélite, lui conseille d'employer à l'amusement de son mari, Saint-Fard, la fête préparée par son amant, le chevalier. Mélite suit ce conseil, et *sans chercher d'autres moyens de plaire*, se mêle elle-même au ballet, ce qui étonne beaucoup le chevalier qui arrive. Voici à la fois le dénouement du ballet et de la pièce, religieusement transcrit de l'ouvrage imprimé de Moissy, page. 77.

« Le ballet continue, et il arrive un danseur, qui, « habillé comme le chevalier, le représente. Il pour- « suit Mélite, et est toujours empêché de l'approcher « par l'Amour et par l'Hymen, qui la ramènent tou- « jours devant Saint-Fard. Le chevalier danseur, pour- « suit l'Amour, pendant que l'Hymen reste auprès de « Saint-Fard et de Mélite. L'Amour fatigué de cette « poursuite, pour lui prouver qu'il ne veut point le « servir, renverse et éteint son flambeau, qu'il va en- « suite rallumer à celui de l'Hymen, en restant avec lui « auprès de Mélite et de Saint-Fard. Le chevalier dan- « seur se retire avec un air de dépit. »

Le chevalier qui ne danse pas en fait autant, et *sans autres détails*, le mari absolument converti par ce pas de ballet, rend enfin justice aux charmes et aux vertus de sa femme.

Pour moi, il m'a semblé que sans courtisane, sans ballet, sans chevalier danseur, et sans dieux d'hymen et d'amour, il était possible, et, à la fois, de meilleur

goût et de meilleur ton, de présenter une femme assez aimable pour ramener son mari par les charmes de sa conversation et de sa personne. L'exécution sans doute était plus difficile : mais j'ai espéré que si je n'y échouais pas totalement, on me saurait quelque gré d'avoir tenté d'y réussir. Le public du moins a eu cette indulgence, et c'est même mon troisième acte qui a particulièrement décidé son suffrage.

Il est vrai que, lorsqu'on présente une femme qui veut regagner son mari par le charme de sa conversation, il faut bien qu'il y ait beaucoup de conversations. Aussi, dans cette comédie, n'y a-t-il guères autre chose, et je l'avoue humblement. Peut-être seulement pourrait-on remarquer que dans ce sujet ainsi conçu, et en cela singulier et peut-être unique, la conversation *est l'action*, et que, puisque le but est de ramener le mari, toutes les fois que la conversation conduit à ce but, l'action marche.

Si l'on appelle du mouvement dans une comédie, un valet qui porte des lettres, une soubrette qui en reçoit, un tuteur que l'on attrape ou que l'on enferme, il n'y a aucun mouvement dans cette comédie ; mais si l'on réfléchit qu'en moins de vingt-quatre heures les trois seuls personnages qui y paraissent changent absolument de disposition, de sentimens, et de rapports, peut-être, loin de trouver qu'il y a trop peu de mouvement dans cet ouvrage, trouvera-t-on qu'il y en a trop en si peu de temps.

Pourquoi être exclusifs! il y a des pièces dont toute l'intrigue est en-dehors, et ce sont les meilleures. Il y en a d'autres dont l'intrigue se passe en quelque sorte dans le cœur humain, et elles ne sont pas toujours mauvaises. Quelques personnes que j'aime et que j'estime ont paru croire que le Secret du Ménage n'était pas de la vraie comédie. Mais, qu'est-ce que c'est donc que la comédie, si ce n'est l'expression des mœurs de la société! Sans doute il s'y passe quelquefois des scènes plus vives et plus gaies, et celles-là aussi, je tâcherai peut-être un jour de les peindre; mais s'il est vrai que dans la société, et dans la société choisie, l'action que j'ai représentée puisse se passer telle que je la représente, si le ton que j'ai donné à mes personnages est vrai et convenable, si, à un intérêt doux, qui ne gâte jamais rien, quoi qu'on en dise, j'ai mêlé un peu de gaieté et autant du moins qu'on en rencontre le plus souvent dans la société de nos jours, je ne vois pas pourquoi je ne croirais pas avoir fait une comédie.

Une pièce en trois actes, à trois acteurs, m'a fait louer par les uns, blâmer par les autres, d'avoir fait ce qu'on appelle un tour de force. Je n'ai mérité ni ces éloges ni ces censures, et j'ai eu d'autres motifs. Il me suffirait peut-être de rappeler ce principe reconnu: qu'*on ne peut jamais mettre trop peu de monde dans le secret du Ménage*. Mais j'ajouterai à cette raison si *évidente*, que tout le mérite de cette comédie

ne pouvant consister que dans le développement bien complet de trois personnages, j'ai trouvé sage de garder pour eux l'espace que m'auraient très inutilement employé des personnages parasites et très aisés à imaginer, comme le valet, les deux soubrettes, et même l'amant de la Nouvelle Ecole des Femmes. Au reste, on peut remarquer, qu'outre mes trois personnages, j'en ai deux derrière la toile, l'oncle qui n'eût pas été très piquant sur le théâtre, et Aglaé qui n'y eût pas été soufferte.

J'ai dû aux suffrages qui honorent cette pièce, de chercher à la justifier de mon mieux. Je conviens d'ailleurs que cette comédie est assez peu de chose. Je crois même que par-tout où elle sera jouée faiblement, elle paraîtra moins que rien; mais aussi, lorsqu'elle sera jouée avec soin et intelligence, l'illusion du théâtre pourra lui donner plusd'effet et de succès qu'elle n'en mérite réellement. Je ne puis en citer d'exemple plus frappant que l'indulgence qu'a obtenue à une pièce si hasardeuse, la réunion des talens précieux qui la font valoir.

On auroit tort, si en lisant cet ouvrage on se flattait d'y retrouver tout le charme que lui prête mademoiselle Mars, qui y déploie un des talens les plus parfaits dont se soit honorée la scène française.

PERSONNAGES.

M. D'ORBEUIL.	M. Armand.
Mme D'ORBEUIL.	Mlle Mars.
Mme D'ERCOUR, cousine de d'Orbeuil.	Mlle Mezeray.

La scène se passe dans une maison de campagne à la porte de Paris.

Le théâtre dans les trois actes représente un salon. Outre la porte du fond, il y a deux portes latérales; l'une est censée être celle d'une bibliothèque; l'autre est celle de l'appartement particulier de madame d'Orbeuil.

Il y a sur la cheminée une pendule, et sur une petite table un livre et uu journal.

Les noms des personnages sont marqués selon la place qu'ils occupent dans chaque scène; le premier nommé doit être à la droite des autres.

LE
SECRET DU MÉNAGE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D'ORBEUIL.

On ne voit qu'à moi seul ces malheurs arriver.
En revenant chez moi j'espérais retrouver
Ma cousine : eh bien ! non. La rencontre est piquante :
Ma cousine est sortie, et ma femme est présente.
. . . Ce n'est pas que, du ciel éprouvant la bonté,
Ma femme n'ait pour elle esprit, grace, beauté;
Mais sur ses agrémens sa réserve m'étonne :
Elle les cache au point qu'à peine on les soupçonne.
Aglaé, qui, je crois, pour se faire valoir,
N'a chez elle jamais voulu me recevoir,
La coquette Aglaé, beaucoup moins raisonnable,
Il faut en convenir, est beaucoup plus aimable,

Et je goûterais peu ce champêtre séjour,
Si nous n'y recevions ma cousine d'Ercour.
Cette veuve charmante, à rire toujours prête,
Rompt l'uniformité de notre tête-à-tête.
Elle a beaucoup d'esprit, et n'a pas moins d'appas :
Je ne veux pas l'aimer, non, je ne le veux pas;
Mais, appréciant bien sa gaieté naturelle,
J'ai beaucoup de plaisir à causer avec elle.
Elle m'amuse... mais quelqu'un survient. Hélas!
C'est madame d'Orbeuil qui porte ici ses pas.
Je crains dans nos discours une langueur fatale,
Et je connais assez la gaieté conjugale.

SCENE II.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL, *très négligemment mise, et avec un grand chapeau qui la cache.*

Ah! bon jour, mon ami.

D'ORBEUIL.

Bon jour, madame.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai
Du matin aujourd'hui gardé le négligé.

De m'habiller d'abord j'avais eu la pensée :
Mais je ne m'y sens pas aujourd'hui disposée.
N'est-il pas vrai, monsieur, vous m'en dispenserez?
Si vous voulez pourtant...

D'ORBEUIL.

Non : comme vous voudrez.
Cependant vous m'aviez parlé d'une visite...

MADAME D'ORBEUIL.

Je la ferai plus tard, et la ferai bien vîte.

D'ORBEUIL.

Nous sommes pour demain priés d'un grand souper.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh ciel ! qu'à cet ennui je voudrais échapper !

D'ORBEUIL.

Le monde vous plaisait.

MADAME D'ORBEUIL.

Ce goût ne dure guère.
(*nonchalamment.*)
Je n'en ai plus qu'un seul, monsieur, c'est de vous plaire.

D'ORBEUIL.

J'ai vu que la musique au moins vous amusait.

MADAME D'ORBEUIL.

Ce plaisir là pour moi devient sans intérêt.
Il m'en inspirera puisqu'il vous en inspire.

D'ORBEUIL.

A moi ! peu. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Seulement je pensais que souvent, à Paris,
On compte dans la dot quelques talens acquis.
Devant le prétendu, la demoiselle habile
Fait voltiger ses doigts sur un clavier mobile,
Ou fait paraître aux yeux un dessin enchanteur,
Dont un maître souvent pourrait se faire honneur;
Mais l'hymen est-il fait, bientôt l'époux s'afflige
Qu'on n'ait point ces talens, ou bien qu'on les néglige
L'épouse se repose : elle ne fait plus voir
Ni le goût de briller, ni souvent le pouvoir.
Rien ne reste, en un mot, de sa force première,
Et l'artiste admirable est une humble écolière.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous me parlez ainsi pour la première fois;
Et je n'attendais pas l'avis que je reçois.
Il est, je le sais bien, vingt choses que j'ignore;
Mais je retrouverais quelques talens encore.

D'ORBEUIL.

Je le crois, et ce tort que l'on a tous les jours
Ne peut vous regarder, non plus que mon discours.
Mais causons un moment d'une importante affaire.
Cette maison des champs à votre oncle a su plaire.
Il y prétend, à tort : je vais encor le voir;
Mais de le ramener je n'ai que peu d'espoir.
En vain, cette maison est agréable, belle,
Aux portes de Paris : s'il faut plaider pour elle,

J'avouerai qu'à mes yeux elle perd tout son prix.
Si nous l'abandonnions?

MADAME D'ORBEUIL.

C'est assez mon avis.

D'ORBEUIL.

Cependant en été le séjour de la ville
A supporter, madame, est assez difficile.
La poussière vous nuit, la chaleur vous abat,
Et même la verdure y perd son doux éclat.
Paris, que l'on cherchait, et qu'alors on évite,
Est un vaste désert que l'ennui seul habite.
On y paie en été les plaisirs de l'hiver,
Et c'est un paradis qui se change en enfer.

MADAME D'ORBEUIL.

Il est vrai que Paris devient insupportable,
Et la campagne alors est bien plus agréable.
Restons à la campagne.

D'ORBEUIL.

Observez cependant
De quels ennuis divers on y vit dépendant.
Tantôt on s'y voit seul; tantôt la foule abonde.
Le monde afflue aux champs où l'on a fui le monde;
Que d'aimables amis on y voit survenir,
Empressés de dîner, puis pressés de partir!
Et, bien contrarié, l'ami qui les héberge,
Croit tenir sa maison, et ne tient qu'une auberge.

MADAME D'ORBEUIL.

Oui, je le sais : eh bien! demeurons à Paris.

D'ORBEUIL, *à part.*

Allons, elle sera toujours de mon avis.

MADAME D'ORBEUIL.

Dans tous vos sentimens mon desir se retrouve :
Condamnez-vous? je blâme: approuvez-vous? j'approuv
Je me fais une loi de suivre tous vos vœux,
Et les voir accomplis est tout ce que je veux.

D'ORBEUIL.

Je suis reconnaissant.

MADAME D'ORBEUIL.

Pourtant, s'il faut le dire,
Parfois un air d'ennui dans vos traits se fait lire.

D'ORBEUIL.

Un air d'ennui! jamais. Quoi! vous pouvez penser...

MADAME D'ORBEUIL.

Je l'ai craint; mais puissé-je à tort le supposer!

D'ORBEUIL.

M'ennuyer près de vous! quelle erreur vous abuse!
On ne peut s'amuser autant que je m'amuse...
Où donc est le journal...

MADAME D'ORBEUIL.

Le journal! le voici.

D'ORBEUIL.

Naples, douze juillet....
(*il s'assied, et lit tout bas.*)

MADAME D'ORBEUIL, *à part.*

Allons, lisons aussi.

(*elle s'assied, prend un livre, et lit.*)

D'ORBEUIL, *à part.*

. . . . Elle ne me dit rien : je ne sais que lui dire...
Ah! voilà ma cousine. A la fin je respire.

SCENE III.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

MADAME D'ERCOUR.

Bon jour madame : et vous, bon jour, mon cher cousin.

D'ORBEUIL.

Madame, c'est donc vous; je vous revois enfin :
Dans les détours du bois je vous croyais perdue,
Et, je vous l'avouerai, vous manquiez à ma vue.
Vainement la nature ici de tous côtés
Présente à mes regards des aspects enchantés :
Une femme jolie est encor, je vous jure,
L'objet le plus charmant que montre la nature.

MADAME D'ERCOUR.

Vous me flattez.

D'ORBEUIL.

Non pas.

MADAME D'ERCOUR, *à Madame d'Orbeuil.*

A ce bal de ce soir,
Madame, pouvons-nous espérer de vous voir?

MADAME D'ORBEUIL.

Je n'irai point.

MADAME D'ERCOUR.

Pourquoi! Sceaux n'a plus ses portiques,
Ses superbes canaux, ses jardins magnifiques.
A son antique éclat il ne faut plus penser:
Mais tout n'est pas perdu tant que l'on peut danser;
Et Sceaux, bien moins pompeux, mais bien plus gai, peut-être,
Ici près au plaisir garde son bal champêtre.

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne vais plus au bal.

MADAME D'ERCOUR.

Je conçois, franchement,
Que des bals de la ville on se lasse aisément.
A ces réunions la vanité trop forte
Laisse la bonhomie oubliée à la porte.
On arrive bien tard, ou plutôt bien matin,
A ce bal d'aujourd'hui qui commence demain.
On s'ennuie en mesure, on s'entasse en cadence,
Et, dans ces lieux brillans où l'on prétend qu'on danse,
Trop souvent par la foule à sa place attaché,
On est très satisfait d'avoir un peu marché.

D'ORBEUIL, *tout entier à Madame d'Ercour.*

Le portrait est piquant, et parfois il ressemble.

MADAME D'ERCOUR.

Mais pour danser aux champs alors qu'on se rassemble,
A Brevannes, à Sceaux, en vingt lieux différens,
Une franche gaieté circule en tous les rangs.
De ces bals sans orgueil l'étiquette est bannie,
Et tout ce qui s'amuse est bonne compagnie.
On n'a point de parquet; mais le gazon est doux.
Un sallon de verdure est le plus beau de tous.
Oui: qu'on me juge trop ou trop peu difficile,
Je crois qu'un bal des champs vaut tous ceux de la ville.

D'ORBEUIL.

Combien j'aime à vous voir dans ce sentiment là!
A ce bal de ce soir ainsi l'on vous verra?

MADAME D'ERCOUR.

J'irai.

D'ORBEUIL.

J'y vais aussi. Je n'ai point d'autre affaire.
Puisque vous y serez, je suis sûr de m'y plaire.

MADAME D'ERCOUR.

Vous plaisantez.

MADAME D'ORBEUIL, *à part.*

Ailleurs je puis porter mes pas:

Aussi bien mon mari ne s'en apperçoit pas.

(*elle sort, sans que son mari ni madame d'Ercour s'en apperçoivent.*)

SCENE IV.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

MADAME D'ERCOUR.

Tenez, mon cher cousin, croyez-moi, je vous prie:
Il faut se défier de notre modestie:
Vos éloges pourraient me donner trop d'orgueil,
Et mon esprit... Où donc est madame d'Orbeuil?

D'ORBEUIL.

Serait-elle jalouse? Eh mais! je le redoute.

MADAME D'ERCOUR.

Mécontente, il se peut: pour jalouse, j'en doute.

D'ORBEUIL.

Mécontente! et de quoi? peut-elle me blâmer
D'aimer ce qu'on ne peut se défendre d'aimer!
Près de vous, j'en conviens, je sens que tout m'entraîne.
Vous plaisez: vous daignez vous en donner la peine;
Ou plutôt, séduisant notre esprit et nos yeux,
Vous charmez sans effort, et n'en charmez que mieux.
Non: je n'ai jamais vu tant d'attraits, tant de grace.

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! votre discours m'étonne et m'embarrasse.
L'amitié vous abuse, à parler sans détour.

D'ORBEUIL.

L'amitié près de vous bientôt mène à l'amour.

MADAME D'ERCOUR.

Croyez moi, mon cousin, demeurons sur la route.
Mais depuis trop long-temps ici je vous écoute.
Vers madame d'Orbeuil retournez au plutôt.

D'ORBEUIL.

Vers ma femme!

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute.

D'ORBEUIL.

Eh: madame!...

MADAME D'ERCOUR.

Il le faut.

D'ORBEUIL.

Vous l'exigez : allons, à regret je vous quitte,
Et je pars promptement pour revenir plus vîte.

(Comme madame d'Ercour le regarde, il va du côté de l'appartement de sa femme, qui est celui par lequel elle vient de sortir: mais aussitôt que madame d'Ercour a le dos tourné, il revient sur ses pas, et se sauve par le côté opposé.

SCENE V.

MADAME D'ERCOUR.

Je plais à mon cousin, et parais l'amuser;
Mais cela n'ira pas jusqu'à l'intéresser.
Je n'ai que trop souvent remarqué, non sans peine,
Qu'en plus d'une famille il règne un peu de haine;
Mais je ne sais pas bien comment cela se fait:
Les cousins, bons parens, ont l'esprit bien mieux fait,
Et, ne partageant point ces guerres intestines,
Ces messieurs rarement haïssent leurs cousines.
Par exemple, d'Orbeuil est loin de ce défaut;
Je l'aime aussi beaucoup, s'il ne m'aime pas trop.

SCENE VI.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

MADAME D'ORBEUIL, *à part.*

La voilà seule: bon.

MADAME D'ERCOUR.

Sa pensée en mon ame
Vient quelquefois... Que vois-je! eh quoi! c'est vous, madame!

Quoi ! mon cousin n'est pas avec vous?

MADAME D'ORBEUIL.

Au jardin
Il se promène : et moi, vous trouvant seule enfin,
Je saisis ce moment : dès long-temps je desire
De causer avec vous.

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Que va-t-elle me dire?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous n'avez pas encor, je l'espère, oublié
La franchise empressée, et la tendre amitié
Avec laquelle ici, constamment prévenante,
En vous de mon mari j'accueillis la parente.
Tout pour votre plaisir par moi fut dirigé :
De ce que j'ai pu faire ai-je rien négligé?

MADAME D'ERCOUR.

Oh rien assurément : volontiers je l'avoue,
Et de tous vos égards à jamais je me loue.

MADAME D'ORBEUIL.

Se pourrait-il qu'ici cet accueil obtenu,
Bien qu'avoué par vous, ne fût pas reconnu ;
Que, lorsque j'ai suivi le penchant qui m'entraîne,
Vous payassiez mes soins par le trouble et la peine ;
Qu'en m'occupant de vous, je perdisse par vous
Mon trésor le plus cher, le cœur de mon époux?

MADAME D'ERCOUR.

Par moi !

MADAME D'ORBEUIL.

Je sais trop bien que mon époux volage
Déja loin de mon cœur a porté son hommage.
La coquette Aglaé m'avait ravi sa foi,
Et ne l'a pas reçue, heureusement pour moi :
Mais Aglaé, malgré tous ses moyens de plaire,
Ne pouvait inspirer qu'une ardeur passagère.
Je redoute bien plus vos attraits plus puissans :
On ne peut vous aimer sans vous aimer long-temps.
Cependant mon mari, que votre charme engage,
Incessamment de moi s'éloigne davantage ;
Votre pouvoir sur lui doit combler mon effroi :
Vous avez tout pour vous, et je n'ai rien pour moi.
Aussi ne viens-je point, dans mon humeur jalouse,
Réclamer près de vous les droits de son épouse :
Je viens, rendant hommage à ceux de la beauté,
Réclamer près de vous la générosité.
Assez d'amans, épris de l'éclat de vos charmes,
Se montreront pressés de vous rendre les armes.
D'un hommage de plus, ah ! dédaignez l'éclat :
Trop certaine de vaincre, évitez le combat,
Et sur tous les mortels étendant votre empire,
Ne me ravissez pas le seul cœur où j'aspire.

MADAME D'ERCOUR.

Ah! madame, de vous c'est trop vous méfier:
C'est vous qui me tenez ce discours singulier,
Vous, à la fois aimable, et piquante, et jolie!
Que vous m'humiliez par tant de modestie!
Comment! aimeriez-vous vraiment votre mari?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous en doutez! jamais on ne fut plus chéri.

MADAME D'ERCOUR.

Je ne l'aurais pas cru. Quoi qu'il en soit, madame,
Je me fais un devoir de vous ouvrir mon ame.
Respectant tous vos droits, me respectant aussi,
Jamais je n'ai voulu porter le trouble ici;
Mais, pouvant pour d'Orbeuil vous croire indifférente,
Et sa société me paraissant piquante,
Je trouvais quelque charme, et trop, je le vois bien,
A ses propos flatteurs, à son doux entretien.
J'espère réparer mon extrême imprudence;
Et quand vous m'honorez de votre confiance,
Je la reconnaîtrai: je le veux, je le doi.
Je mettrai tous mes soins à l'éloigner de moi.
J'aurai bientôt calmé sa tête un peu légère,
Et, s'il en est besoin, je saurai lui déplaire.
Je ferai plus. Mon cœur de vous servir jaloux
Veut, l'éloignant de moi, le rapprocher de vous.
Loin de vous attaquer, j'espère vous défendre,

Et je vais employer mes soins à vous le rendre.
Confiez-vous à moi : par d'utiles secrets
Je veux auprès de vous le fixer à jamais ;
Et, par un tel secours vous devenant plus chère,
Réparer le chagrin que j'ai pensé vous faire.

MADAME D'ORBEUIL.

Quoi ! par vous mon effroi pourrait se dissiper !...
Je le crois. Ce regard ne peut pas me tromper.
Donnez-moi vos conseils, et je serai docile.

MADAME D'ERCOUR.

Ecoutez... Mais il faut un entretien tranquille,
Et voici mon cousin que j'entends revenir ;
Puis l'heure du dîner va tous nous réunir.
Il doit sortir après. C'est alors que j'espère
Vous prouver à tous deux une amitié sincère.
En suivant mes avis, vous saurez le charmer :
Il ne m'aimera plus ; mais vous allez m'aimer.
Ce sentiment suffit au bonheur de ma vie.
Qu'on chérisse un amant : j'aime mieux une amie.

(*Elles sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL.

TANDIS que mon époux, enchanté de sortir,
Est de Paris encor fort loin de revenir,
Mon aimable cousine, apprenez-moi, de grace,
Ce qui dans son esprit a causé ma disgrace?
Dites-moi, quand lui plaire est mon unique vœu,
Pourquoi j'ai le malheur de lui plaire si peu?

MADAME D'ERCOUR, *regardant avec inquiétude.*

Sommes-nous seules?

MADAME D'ORBEUIL.

Oui. Quel motif vous arrête?

MADAME D'ERCOUR, *regardant du côté d'un cabinet latéral.*

Cette bibliothèque est assez indiscrète.

Là, je l'ai remarqué, ce qu'on dit au salon
(*elle va ouvrir la porte.*)
Peut s'entendre aisément. Nous sommes seules : bon.

MADAME D'ORBEUIL.

Veuillez vous expliquer, madame, je vous prie.

MADAME D'ERCOUR.

Madame, et je puis bien vous dire, mon amie,
Malgré tous les attraits qui devraient près de vous
Par le plus doux lien retenir votre époux,
Si vous craignez déja que son amour n'expire,
C'est un peu votre faute, il faut bien vous le dire.

MADAME D'ORBEUIL.

Ma faute!

MADAME D'ERCOUR.

Oui, franchement, vous vous trompez.

MADAME D'ORBEUIL.

Eh mais!
Dites-moi sur quels points.

MADAME D'ERCOUR, *souriant.*

Mais... sur tous à-peu-près.
Ecoutez-moi : ce monde est une lice ouverte
Où chacun, pour son bien, d'un autre veut la perte.
Dans cette vaste arène où tout est débattu,
Qui ne se défend pas est sûr d'être battu.
Vous voyez tous les jours, s'efforçant de séduire,
La beauté triomphante exercer son empire;

Et vous, madame, à qui le ciel, qui vous sourit,
Prodigua tant d'attraits ornés de tant d'esprit,
Négligeant tous ces dons, taciturne et sauvage,
Vous vous donnez vous-même un tel désavantage!
Voilà, je l'avouerai, pourquoi, jusqu'à ce jour,
J'ai cru que pour d'Orbeuil vous n'aviez point d'amour.
Vous l'aimez! et livrée à votre erreur extrême,
Vous croyez que c'en est assez pour qu'il vous aime;
Et, pour vous l'enlever par un art trop commun,
Quand on fait mille frais, vous n'en faites pas un!
Et par exemple ici souffrez que je vous gronde,
Vous qui feriez le charme et l'ornement du monde.
Cet habit du matin sans adresse arrangé,
N'a point cet art heureux qui sied au négligé:
Cet immense chapeau vous tient ensevelie,
Et force à deviner que vous êtes jolie:
Vous ne profitez point de votre esprit brillant,
Et vous gardez sans cesse un silence indolent.
Des hommes cependant tel est le goût, ma chère:
C'est leur plaire déja que de vouloir leur plaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Je dois vous avouer, moi, que, pour les charmer,
J'avais cru que c'était assez de les aimer.
Que nos chapeaux soient bien, que nos robes soient belles,
Les hommes prennent-ils garde à ces bagatelles?
Par de meilleurs moyens on peut les arrêter.

MADAME D'ERCOUR.

Il n'est pas d'homme ici qui nous puisse écouter:
Pénétrez-vous d'un fait à savoir très utile:
Cet être souverain est tout-à-fait futile.
Chez lui la moindre chose, ou nous sert, ou nous n
Un rien fait les amours, mais un rien les détruit.

MADAME D'ORBEUIL.

Je cherche vainement en quoi je suis coupable.
Ma maison est modeste, et pourtant honorable.
Bornée en ma dépense, et simple dans mes goûts,
J'ai l'humeur très égale et l'esprit assez doux;
Je ne pense jamais qu'à l'époux que j'adore.

MADAME D'ERCOUR.

C'est beaucoup: ce n'est pas pourtant assez encore.

MADAME D'ORBEUIL.

Je saurais, s'il fallait jamais le secourir,
Faire mieux que lui plaire, et j'irais le servir:
Lui prouver ma tendresse est toute mon envie;
Pour lui dans un péril je donnerais ma vie!...

MADAME D'ERCOUR.

Ma chère, on ne voit point de grands événemens
Amener tous les jours ces nobles dévouemens:
Tous les jours, des talens, un esprit agréable,
Asservissent le cœur sous un empire aimable.
Ne nous réservons point pour le jour des revers:
L'habitude est le Dieu qui régit l'univers,

Et telle est des humains la faiblesse commune,
Amuser mille fois vaut mieux que sauver une.
C'est fâcheux : pour charmer, les vertus peuvent moins
Que les talens divers et que les tendres soins.
C'est par là que long-temps les amours se maintiennent;
La beauté sait charmer : mais les graces retiennent.

MADAME D'ORBEUIL.

Pour réussir, peut-être, il est plus d'un moyen :
Le vôtre est excellent : mais écoutez le mien.
Quoique jeune, souvent j'ai réfléchi : je trouve
Qu'on plaît presque toujours aux gens que l'on approuve.
L'avis de mon mari devient le mien d'abord.
Je l'approuve dans tout.

MADAME D'ERCOUR.

Dans tout! vous avez tort.

MADAME D'ORBEUIL.

Comment! j'ai tort!

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute, et je le sais, ma chère,
Toujours contrarier, c'est fort souvent déplaire;
Mais il faut redouter l'ennui trop prolongé
D'un époux dont l'avis d'avance est partagé.
Fût-on de cet avis, son ame est plus flattée
D'une approbation que l'on a contestée.
A mon sens, c'est un mal si fâcheux que l'ennui,
Que la discorde est même à craindre moins que lui;

Et peut-être il vaut mieux avoir un peu d'orages,
Qu'avoir le *calme plat* de beaucoup de ménages.

MADAME D'ORBEUIL, *souriant.*

Sur ce point je conviens que je me négligeais.

MADAME D'ERCOUR.

Enfin je veux vous dire ici tous nos secrets....

MADAME D'ORBEUIL, *l'interrompant.*

Madame, à dire vrai, tant de devoirs m'étonnent:
Les hommes valent-ils la peine qu'ils nous donnent?

MADAME D'ERCOUR.

Je ne dis pas cela: même en y pensant bien,
On pourrait soupçonner qu'ils ne méritent rien.
Des soins qu'il faut avoir pourquoi remplir sa tête!
Si l'on a le malheur de manquer leur conquête,
De leur indifférence il faut se consoler.

MADAME D'ORBEUIL.

Dites-moi ce secret dont vous m'alliez parler.

MADAME D'ERCOUR.

Une femme, toujours de son ame maîtresse,
Doit aux vœux des amans refuser sa tendresse,
Et, des hommes craignant les discours séducteurs,
N'en doit aimer qu'un seul, mais... peut plaire à plusieu
C'est en ne cherchant point la solitude obscure,
En profitant des dons que nous fit la nature,
Qu'on retient près de soi son époux amoureux:
En étant plus aimable, on le rend plus heureux:

L'hymen reste à jamais une chaîne flatteuse,
Et la coquetterie est alors vertueuse.

MADAME D'ORBEUIL.

N'est-il point de péril dans cet adroit moyen?

MADAME D'ERCOUR.

Oui: des femmes pourraient en profiter trop bien,
Et celles-là n'ont pas besoin qu'on les réveille:
Mais en parlant à vous, je sais qui je conseille.
Allons, vous me croirez.

MADAME D'ORBEUIL.

Sans doute. Cependant
Ma marche est-elle donc si mauvaise?

MADAME D'ERCOUR.

Comment:
Vous en doutez encor.

MADAME D'ORBEUIL.

Je vois avec alarmes
Qu'auprès de mon mari j'ai perdu bien des charmes.
Mais s'il change pour moi, madame, pardonnez,
Est-ce par le motif que vous imaginez?
Quoi! c'est moi qui l'éloigne, étant pour lui si tendre?
Je ne puis le penser.

MADAME D'ERCOUR.

Il vient: je crois l'entendre.
Oh! puisqu'un sort heureux veut nous le présenter,
Entrez ici, de grace, et daignez l'écouter.

Il faut que votre époux, nous jugeant l'une et l'autre,
Me dise mon erreur, ou vous prouve la vôtre.

MADAME D'ORBEUIL.

Peut-être que j'ai tort, et je ne dis pas non;
Mais à vous parler vrai, je crois avoir raison.

(*elle entre dans la bibliothèque.*)

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Cela n'est pas bien sûr.

SCENE II.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

D'ORBEUIL.

Ah! c'est vous. A la ville
Enfin j'ai terminé ma visite inutile.
Cet oncle de ma femme est un maudit plaideur
Qui pense remplacer la raison par l'humeur.
Un procès à présent me semble inévitable,
Et j'en ai, je l'avoue, un regret véritable.
Mais je veux me livrer à des pensers plus doux;
Vous me voyez charmé; je suis auprès de vous.

MADAME D'ERCOUR.

Je prends comme je dois cette plaisanterie,
Et je connais assez votre galanterie.

De tout prendre à la lettre il serait peu sensé:
On nous en dit toujours plus qu'on n'en a pensé.

D'ORBEUIL.

Plus qu'on n'en a pensé! recevez l'assurance
Qu'à vous j'en dis toujours bien moins que je n'en pense.

MADAME D'ERCOUR.

Ecoutez: vos discours sont assez indiscrets,
Et si je faisais bien, moi, je m'en fâcherais;
Mais j'excuse gaiement votre imprudent langage;
La sagesse qui rit est encor la plus sage.
Dites-moi seulement comment, époux heureux
D'une femme charmante, objet de mille vœux,
Vous pouvez, oubliant tout ce qui plaît en elle,
Aller offrir ailleurs votre hommage infidèle?
Aglaé vous charma: n'étant pas agréé,
Vous m'aimeriez peut-être au défaut d'Aglaé;
Quand celle dont l'hymen fit votre doux partage,
Sur chacune de nous, garde tant d'avantage.
Pourriez-vous m'expliquer ce contraste étonnant?

D'ORBEUIL.

Mais, oui, si vous voulez, et très facilement.

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute, et vous allez me le faire comprendre:
Il est sur ce point là très bon de vous entendre.

D'ORBEUIL.

Ma femme a mille attraits: je le sens, je le vois:

A l'estime, à l'amour je connais tous ses droits.
Mais...

MADAME D'ERCOUR.

Pourquoi donc ce mais qu'on ne pouvait attendre
Peut-on être à la fois et plus douce et plus tendre?

D'ORBEUIL.

Non: je connais très bien son amour vertueux:
On ne peut aimer plus: mais on peut aimer... mieux.
L'amour flatte nos cœurs: l'attrait seul les engage.
Nous aimer est beaucoup; nous plaire est davantage.

MADAME D'ERCOUR.

Elle a plus d'un moyen de se faire valoir.

D'ORBEUIL.

Mais, ne pas en user, c'est ne pas les avoir:
De l'esprit? Trop souvent son silence m'étonne:
De la raison? Jamais ma femme ne raisonne:
Des talens? Elle perd les siens, faute de soins:
Des graces? Chaque jour elle en garde un peu moins.
Non, le plus tendre amour, l'excès de complaisance,
Ne dédommagent pas d'une telle indolence.
La complaisance même à la fin peut lasser.
Un caprice léger peut du moins amuser.
Près d'elle en mon dépit je cherche à me contraindre.
Je ne me plains jamais, et ne veux pas me plaindre.
Je l'aimai tendrement, et puis l'aimer encor:
Mais vers d'autres objets prenant enfin l'essor,

Si je cherche, évitant ma femme qui m'afflige,
Les graces qu'elle perd, les dons qu'elle néglige,
Est-ce ma faute? Allons, dites la vérité?

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Il ne dirait pas mieux quand j'aurais tout dicté.

D'ORBEUIL.

Franchement, trouvez-vous que je sois si coupable?

MADAME D'ERCOUR.

Je conviens qu'on pourrait être un peu plus aimable,
Et, d'après quelques mots qu'elle disait ici,
Je ne la crois pas loin d'en convenir aussi.
Elle devrait bien prendre une façon nouvelle.

D'ORBEUIL.

Elle ne peut plus faire un tel effort sur elle.
Sur elle l'indolence a des droits absolus.
Quoique faite pour plaire, elle ne plaira plus.

MADAME D'ERCOUR.

Prenez garde: elle vient: le hasard nous l'amène.

SCENE III.

D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL, *qui a ôté son grand chapeau.*

MADAME D'ORBEUIL, *à part.*

Je suis piquée au vif, il faut que j'en convienne.
J'espère lui prouver son erreur dès ce jour,
Et l'amour-propre ici suffirait sans l'amour.

D'ORBEUIL, *à sa femme, d'un ton un peu moqueur.*

C'est là que vous étiez! est-ce Locke ou Séneque
Que vous lisiez, madame, en ma bibliothèque?

MADAME D'ORBEUIL.

Dans un livre assez fou je puisais la raison,
Et je viens d'y trouver une utile leçon.

D'ORBEUIL.

C'est fort bien.
(*à madame d'Ercour.*)
Mais du bal voilà que l'heure arrive.
A vous y préparer je vous voyais plus vive.
Toujours à ces plaisirs empressée à voler....

MADAME D'ERCOUR, *regardant mad. d'Orbeuil.*

J'ai réfléchi: ce soir je n'y veux point aller.

D'ORBEUIL.

Comment! vous n'irez pas! mais ce refus m'alarme.
Par là ce bal perdrait la moitié de son charme.

MADAME D'ERCOUR.

Oui: de ne m'y pas voir on sera consterné;
Mais enfin mon caprice est bien déterminé.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai mon caprice aussi, moi. Je me détermine
A remplacer au bal mon aimable cousine.

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Très bien.

D'ORBEUIL, *à sa femme.*

Vous, madame!

MADAME D'ORBEUIL.

Oui. J'ai retrouvé ce goût.

D'ORBEUIL.

J'en suis fort aise: mais vous m'étonnez beaucoup.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! ce n'est rien encor.

D'ORBEUIL.

Mais, quel nouveau langage?

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai réfléchi, monsieur, et cela rend plus sage.

D'ORBEUIL.

Veuillez vous expliquer.

MADAME D'ORBEUIL.

Mon plan est tout changé.

Le plaisir fut par moi beaucoup trop négligé.
Je ne sais pas comment, livrée à l'indolence,
J'ai si long-temps fermé les yeux à l'évidence.
Je me divertirai: je le dois: je le sens.
On me contait hier qu'en... je ne sais quel temps
On venait au réveil d'un prince... auguste et sage,
Lui crier gravement... je ne sais quel adage:
Le matin il faudrait dire aux femmes, tout bas:
« Jouissez de ce jour; il ne reviendra pas ».
De nos heureux momens la course est fugitive:
On perd son âge d'or: l'âge de fer arrive,
Et l'on regrette enfin, mais trop tard, réveillé;
Sa jeunesse, trésor qu'on a mal employé.
Je m'apperçois à temps de cette erreur funeste:
J'ai perdu de beaux jours; mais je crois qu'il m'en reste.
Je veux voir, revenant aux jeux, à la gaieté,
Si je puis plaire encor dans la société;
Peut-être je l'avais quittée un peu trop vîte,
Et je crois que trop tôt je m'étais faite hermite.

D'ORBEUIL, *bas à madame d'Ercour.*

Comment! elle veut bien user de son esprit!
Jamais, depuis deux ans, elle n'en a tant dit.

MADAME D'ORBEUIL.

Il est fort naturel, et peut-être fort sage,
Que, jeune, je revienne aux plaisirs de mon âge.
J'ai négligé long-temps, et c'était assez mal,

Les secrets de la danse, et les talens du bal.
Je veux reprendre un peu ces hautes connaissances,
Et l'on ne saurait trop cultiver les sciences.

D'ORBEUIL, *à part.*

Eh mais ! quel ton aimable, et quel regard piquant:
(*à sa femme.*)
Votre éternel chapeau déposé maintenant,
Laisse juger du moins que vous êtes jolie.
Quand on est bonne à voir, se cacher est folie.

MADAME D'ORBEUIL.

(*regardant madame d'Ercour.*)
Trouvez-vous? J'aurai plus de raison désormais.
Oui: j'irai dans le monde, et je me le promets.
(*regardant à la pendule ou à sa montre.*)
Neuf heures! quoi! déja! vraiment, l'heure m'appelle.
Je vais passer bien vîte une robe nouvelle;
Puis je cours profiter du goût qui m'est rendu,
Et réparer un peu le temps que j'ai perdu.
(*Elle sort avec grace et coquetterie.*)

SCENE IV.

D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

D'ORBEUIL.

Eh bien! que dites-vous de sa métamorphose?

MADAME D'ERCOUR.

Moi ! mais qu'en dites-vous, vous-même?

D'ORBEUIL.

Quelle cause
A sur elle produit ce soudain changement?

MADAME D'ERCOUR.

Je cherche comme vous, et cherche vainement.

D'ORBEUIL.

C'est qu'elle y gagne au point que, moi, cela me passe.
N'est-ce pas? elle cause, elle rit avec grace.

MADAME D'ERCOUR.

J'en suis assez contente.

D'ORBEUIL, *étonné.*

Assez!

MADAME D'ERCOUR.

Je voudrais bien,
Autant que je le puis, n'exagérer en rien.
Vous savez si j'estime et j'aime votre femme;
Je connais tous ses droits à ramener votre ame ;
Mais elle n'a paru tout à l'heure à vos yeux
Qu'un moment.

D'ORBEUIL.

Le moment du moins était heureux.

MADAME D'ERCOUR, *cherchant à détourner la conversation.*

Dites-moi donc. D'hier un parent de province,

M'écrit pour réclamer mon crédit assez mince.
Vous savez comme on pense en beaucoup de pays:
Il peut tout, se dit-on; car il est à Paris.
Je voudrais être utile, et je ne le puis guère;
Mais ici, mon cousin, vous m'aiderez, j'espère.
Votre secours... eh mais! vous ne m'écoutez point.

D'ORBEUIL.

Il est vrai que je suis distrait au dernier point.

MADAME D'ERCOUR.

A quoi pensez-vous donc?

D'ORBEUIL.

Mais je m'occupais d'elle.

MADAME D'ERCOUR.

De qui?

D'ORBEUIL.

De ma femme.

MADAME D'ERCOUR.

Ah!

D'ORBEUIL.

Quelle gaieté nouvelle!
Allons, convenez-en; elle n'était pas mal?

MADAME D'ERCOUR, *froidement.*

Sans doute.

D'ORBEUIL.

Mais quel ton paisible et glacial!
(*affirmativement.*)
Elle était bien.

MADAME D'ERCOUR.

Vraiment?

D'ORBEUIL.

Cela m'impatiente....

MADAME D'ERCOUR.

Mais vous exagérez.

D'ORBEUIL.

C'est qu'elle était charmante!

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Bon. Je le savais bien.

(*haut.*)

Dès qu'elle le voudra.
Comme vous je le pense, elle le deviendra.
Je dois même avouer, malgré son air sauvage,
Qu'elle vient de changer fort à son avantage;
C'est assez à propos qu'elle a pris ce parti,
Qui vient tout justement donner un démenti
Au jugement sévère et, je crois, infidèle,
Qu'ici, l'instant d'avant, vous prononciez contre elle.

D'ORBEUIL.

Je me trompais: je dois en demeurer d'accord.
Je dirai plus: je suis content d'avoir eu tort.
Mais, vous, expliquez-moi, quelle est donc votre idée?
A vous rendre à ce bal tantôt bien décidée,
Soudain sur ce projet vous semblez hésiter.

MADAME D'ERCOUR.

Non: je n'hésite pas, et veux ici rester.

D'ORBEUIL.

Comment? dites-moi donc quelle est cette folie?
J'avais cru que c'était une plaisanterie.
Vous viendrez?

MADAME D'ERCOUR.

Non, vraiment, et c'est un parti pris.

D'ORBEUIL.

Il se peut! non jamais je ne fus plus surpris.
Vous vous plaisez pourtant à ces sortes de fêtes,
Qui pour vous constamment sont des jours de conquêtes.
On n'y veut regarder que vous: puis-je savoir
Par quel motif soudain...

MADAME D'ERCOUR.

Ah! perdez-en l'espoir.

D'ORBEUIL.

Oh! vous me le direz, et je vous en conjure.

MADAME D'ERCOUR.

Non.

D'ORBEUIL.

Allons, vous viendrez.

MADAME D'ERCOUR.

Non pas, je vous le jure.

D'ORBEUIL.

Eh bien! puisque, laissant mes efforts superflus,
Vous n'allez pas au bal, je n'y vais pas non plus.

MADAME D'ERCOUR.

Ciel! je ne puis souffrir de telles imprudences,

Et ce serait blesser toutes les convenances.

D'ORBEUIL.

Mais enfin ce n'est pas un devoir qu'un plaisir.

MADAME D'ERCOUR.

Ce refus imprévu, vous devez le sentir,
Blesserait justement votre charmante femme.

D'ORBEUIL.

Il se peut: mais au bal je n'irai point, madame.

MADAME D'ERCOUR.

Mais si je l'exigeais?

D'ORBEUIL.

Vous savez que pour moi
Toutes vos volontés sont toujours une loi;
Mais, quant à celle-ci, ménageant mon caprice,
N'ordonnez pas, de peur qu'on ne désobéisse.

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Je vois par son refus tous mes plans dérangés.
(*haut.*)
De grace, écoutez-moi, mon cousin. Vous jugez
Que... Mais voilà déja que votre femme arrive.
Elle est à se parer assez expéditive.

SCENE V.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

MADAME D'ORBEUIL, *qui n'a fait que passer une de ces robes qu'on passe en un moment, et peut-être mettre une rose à ses cheveux.*

Je ne suis pas, je crois, diligente à demi :
Cette robe me sied : n'est-ce pas, mon ami?

D'ORBEUIL.

Assurément, elle est tout-à-fait agréable :
Mais j'éprouve, madame, un regret véritable.

MADAME D'ORBEUIL.

Un regret? Je ne sais lequel imaginer.

D'ORBEUIL.

J'aurais un grand plaisir à vous accompagner,
Mais...

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Il persiste : allons, c'est une chose horrible.

D'ORBEUIL.

Je dois vous l'avouer : cela m'est impossible.

MADAME D'ORBEUIL, *à part.*

Ciel!

D'ORBEUIL.

Vous suivre à ce bal m'aurait été bien doux,
Et....

MADAME D'ORBEUIL, *se remettant, et d'un ton très dégagé.*

Je n'ai pas besoin heureusement de vous,
Et je n'y comptais pas.

D'ORBEUIL, *très surpris.*

Comment!

MADAME D'ORBEUIL

Toujours ma tante,
Comme vous le savez, à ces bals est présente:
De protéger sa nièce elle prendra le soin.

D'ORBEUIL, *piqué.*

Allons, puisque de moi vous n'avez pas besoin...

MADAME D'ORBEUIL, *avec grace et amitié.*

Ecoutez donc, monsieur: je vous ai fait connaître
Qu'à ce bal en effet sans vous je puis paraître.
Ne jamais vous gêner, est mon premier desir;
Mais si votre présence en affaire, en plaisir,
Peut un moment pour moi n'être pas nécessaire,
Elle m'est à jamais douce, agréable et chère.

D'ORBEUIL, *flatté.*

Madame.... après cela je vous suis en tous lieux.
(*bas à madame d'Ercour.*)
C'est pour vous obéir.

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

J'en doute; mais tant mieux.

D'ORBEUIL, *à sa femme qu'il regarde beaucoup.*

Depuis long-temps, il faut qu'ici je vous le dise,
Vous n'aviez pas été plus aimable et mieux mise.
Çà, partons pour ce bal. Le moment est fort bon.

MADAME D'ORBEUIL, *bas à madame d'Ercour, pendant que d'Orbeuil va prendre son chapeau.*

Je commence à penser que vous aviez raison.

(*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, *entrant chacune de leur côté.*

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! on ne peut plus vous joindre, mon amie.
Rentrée hier fort tard, de grand matin sortie,
Vous êtes invisible. Enfin je vais avoir
Un fidèle récit du bal d'hier au soir.
Est-il vrai, dites-moi, que dans votre demeure,
Vous avez précédé d'Orbeuil d'une grande heure?

MADAME D'ORBEUIL, *en négligé élégant du matin.*

On vous a bien instruite, et le fait est certain.
J'espérais du bonheur: j'ai pris bien du chagrin.

MADAME D'ERCOUR.

Comment!

MADAME D'ORBEUIL.

A cette fête où j'ai voulu paraître,
J'ai réussi beaucoup...

MADAME D'ERCOUR.

Ah! cela devait être.

MADAME D'ORBEUIL.

Tout, au premier abord, a servi mes projets.
Je n'aurais espéré jamais tant de succès.
Les hommes m'entouraient, empressés à me suivre.
Ce murmure flatteur dont le bruit nous enivre,
Naissait de toutes parts, et semblait m'accueillir :
Je ne vous cache pas qu'il me faisait plaisir.

MADAME D'ERCOUR.

Rien n'est plus naturel. Continuez :

MADAME D'ORBEUIL.

Ma danse
A véritablement trouvé trop d'indulgence.
Les spectateurs épris semblaient m'offrir leur foi,
Et même mon mari se rapprochait de moi.
J'étais charmée.

MADAME D'ERCOUR.

Eh bien! qu'avais-je dit, ma chère!

MADAME D'ORBEUIL.

Oui : mais survint alors cette Aglaé si fière,
Dont mon mari, dit-on, éprouva la rigueur,
Et que vous commenciez à chasser de son cœur.

MADAME D'ERCOUR.

Aglaé!

MADAME D'ORBEUIL.

La coquette à ce bal attirée
Venait, d'attraits brillante, élégamment parée;
Mon mari l'a suivie avec empressement.

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

O ciel!

(*haut.*)

Eh bien?

MADAME D'ORBEUIL.

Eh bien! le découragement
M'a prise alors. D'Orbeuil marchait sur d'autres traces
J'ai perdu tout-à-coup mon esprit et mes graces.
J'ai senti ma tristesse et hâté mon départ.

MADAME D'ERCOUR.

Quoi! quand vous plaisiez tant, lorsque chaque regard
Vous vengeait d'un époux, de son humeur légère?

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne lui plaisais plus: que m'importait de plaire!

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Aimable caractère, et digne d'être heureux!
Et j'aurais pu troubler un cœur si généreux!

(*à madame d'Orbeuil.*)

Vous avez eu vraiment grand tort, ma chère amie.
C'est en quittant le jeu que l'on perd la partie.

Il fallait tenir bon contre un premier moment,
Déployer les ressorts de votre esprit charmant,
Et vous auriez bientôt ramené l'infidèle.
Tenez. La plus aimable est toujours la plus belle.

MADAME D'ORBEUIL.

Oui: j'aurais dû, peut-être, y réfléchir avant.
Je peux avoir eu tort, car je l'ai très souvent:
Mais sachez l'embarras où je me vois réduite.
J'ai suivi vos conseils: apprenez-en la suite.

MADAME D'ERCOUR.

Expliquez-vous.

MADAME D'ORBEUIL.

Cela redouble mes ennuis:
J'ai feint d'être coquette: on croit que je le suis.
De quelques jeunes gens, trop pleins de confiance,
J'aurai sans le savoir animé l'espérance.
Voyez-vous ces billets?

(*elle lui en montre trois ou quatre.*)

MADAME D'ERCOUR.

D'amour?

MADAME D'ORBEUIL.

Deux que j'ai lus
M'ont surprise, affligée, et je n'en ouvre plus.

(*elle les jette sur la table.*)

MADAME D'ERCOUR, *les prenant.*

Oh! je les ouvre, moi. Rien n'est plus drôle à lire

Que les expressions de ce brûlant délire,
Et je n'aime rien tant, dans mes jours de gaieté,
Qu'un langoureux écrit que l'amour a dicté.
L'amour a de l'esprit, des finesses exquises;
Mais souvent il s'amuse à dicter des sottises.
Que vois-je: me trompé-je! eh mais non, en honneur!
C'est singulier; madame, on vous écrit, monsieur.

MADAME D'ORBEUIL.

(*parcourant le billet.*)

Monsieur! vous badinez. « Je suis trop indulgente.
« Puisqu'à vous recevoir il faut que je consente,
« Venez à midi. » Ciel! « Aglaé. »

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

Qu'ai-je fait!

MADAME D'ORBEUIL, *regardant l'adresse.*

Ah: ce n'est pas à moi qu'on écrit.... En effet,
Par l'erreur de mes gens, dans mes lettres glissée,
Voyez qu'à mon mari la lettre est adressée.

MADAME D'ERCOUR.

(*a part.*)

Il est bien vrai. Je suis trop étourdie.

MADAME D'ORBEUIL, *voulant en vain montrer du courage.*

Allons,
Cela m'évite au moins la peine des soupçons.
Refermons cette lettre, et qu'à d'Orbeuil rendue,

Il ignore à jamais que sa femme l'a lue.
Qu'au gré de son caprice il cherche désormais
Un objet plus aimable et de plus doux attraits!
Je ne me flatte point d'une vaine espérance.
Je saurai dans mon sein renfermer ma souffrance.
J'ai perdu mon époux : je vois tout mon malheur,
Et je renonce même à disputer son cœur.

MADAME D'ERCOUR.

O ciel! que dites-vous! allez-vous encor faire
La faute d'hier soir? Il faut, tout au contraire,
Dans cette occasion savoir doubler d'efforts,
Et prodiguer vos soins pour lui prouver ses torts.
Eh quoi! laisserez-vous une franche coquette
Sans le moindre combat vous ravir sa conquête!
Non : vous n'y pensez pas. Allons, regardez-vous :
Avec des traits si fins, avec des yeux si doux,
Il vous serait honteux de céder l'avantage,
Et les femmes, ma chère, ont aussi leur courage.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai suivi vos conseils.

MADAME D'ERCOUR.

Et vous plaisiez ainsi.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai fait quelques efforts.

MADAME D'ERCOUR.

Ils avaient réussi.

MADAME D'ORBEUIL.

Je me livre à mon sort.

MADAME D'ERCOUR.

A cela je m'oppose.

MADAME D'ORBEUIL.

Mes chagrins sont comblés.

MADAME D'ERCOUR.

Vous en seriez la cause.

MADAME D'ORBEUIL.

D'Orbeuil ne m'aime plus.

MADAME D'ERCOUR.

Il faut le ramener.

MADAME D'ORBEUIL.

Il m'abandonne.

MADAME D'ERCOUR.

Il faut ne pas s'abandonner.
Je n'y puis consentir. Y pensez-vous, ma chère !
Ecoutez donc la voix de l'amitié sincère.
Non : pour gagner d'Orbeuil, vous donnant quelques soins
Vous ne céderez pas... sans un effort au moins.
Je ne vous permets pas cette faiblesse affreuse,
Et j'exige de vous que vous soyez heureuse.

MADAME D'ORBEUIL, *l'embrassant.*

Aurais-je le pouvoir de vous refuser rien !
Mon amie, il le faut, oui, j'essaierai.

MADAME D'ERCOUR.

Très bien

Peut-être il serait bon de cacher cette lettre
A d'Orbeuil.

MADAME D'ORBEUIL.

Non. Je vais la lui faire remettre.
C'est un devoir auquel je ne puis échapper.
Je ne veux même pas sur cela le tromper.

MADAME D'ERCOUR.

Je vous reconnais bien. Vous le voulez: n'importe,
Pour triompher encor vous êtes assez forte.

MADAME D'ORBEUIL.

Allons: je vais, livrant un combat incertain,
Essayer de nouveau de changer mon destin.
Mon courage renaît, je le sens. Ah! madame,
Il fallait vos conseils pour raffermir mon ame.
Je devrai mon époux, s'il doit me revenir,
A celle qui pouvait le mieux me le ravir.

(*elle sort emportant le billet.*)

SCENE II.

MADAME D'ERCOUR.

Oui: plus je la regarde et plus j'ai l'espérance
Qu'elle s'en tirera bien mieux qu'elle ne pense.
Par son esprit piquant, et parfois enjoué,

Elle le séduira beaucoup mieux qu'Aglaé;
Et détournant son cœur de sa nouvelle flamme,
Elle le charmera, bien qu'elle soit sa femme.
.... Eh mais! par mes leçons c'est peu de la guider.
Je puis par ma conduite encor la seconder.
Oui: je veux lui prêter un secours qu'elle ignore.
Déplaisons: ma cousine en plaira plus encore.
Son mari justement à mes yeux se fait voir.
Montrons beaucoup d'humeur pour la faire valoir.
Le procédé sans doute, est honnête, admirable;
Et paraître maussade est tout-à-fait aimable.

SCENE III.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

D'ORBEUIL, *sans voir madame d'Ercour.*
Dieu! quel billet charmant que je n'osais prévoir!
Quoi! la belle Aglaé veut bien me recevoir!
.... Que vois-je! ma cousine!... elle est encor plus belle,
Et lorsque je la vois, je ne veux plus voir qu'elle.
(*à madame d'Ercour.*)
Eh bien! madame, au bal impitoyablement
Vous avez renoncé: le bal était charmant.

MADAME D'ERCOUR.
Vous a-t-il amusé?

D'ORBEUIL.

Beaucoup.

MADAME D'ERCOUR.

Et votre femme?

D'ORBEUIL.

Ma femme, en vérité, danse fort bien, madame.

MADAME D'ERCOUR.

L'on m'a dit qu'Aglaé se trouvait à ce bal.

D'ORBEUIL.

Il est vrai.

MADAME D'ERCOUR.

L'on prétend qu'elle est bien.

D'ORBEUIL.

Pas trop mal.

MADAME D'ERCOUR.

Elle vous plaît, je crois?

D'ORBEUIL.

La beauté la plus chère,
Si vous vouliez m'aimer, cesserait de me plaire.

MADAME D'ERCOUR, *feignant de l'étonnement et de l'humeur.*

Si je veux vous aimer! quoi! malgré mon devoir,
Vous osez le penser, vous pouvez le prévoir!

D'ORBEUIL.

Moi! pas du tout.

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! un semblable langage,
En devenant plus clair, me devient un outrage.
Quoi! vous m'aimez?

D'ORBEUIL.

Pourquoi de si brusques éclats!
De grace, calmez-vous: je ne vous aime pas.

MADAME D'ERCOUR.

Je ne vous aime pas! quel mot plein de rudesse!
C'est réparer un tort par une impolitesse.
Lorsque, par des propos trop altiers ou trop doux,
On a pu d'une femme exciter le courroux,
On lui dit, modérant le dépit qui l'anime:
Je suis rempli pour vous de respect et d'estime;
Mais on ne fut jamais mal-adroit à ce point,
De dire sèchement: je ne vous aime point.

D'ORBEUIL.

Eh bien, je... je ne sais, ma foi! moi, que vous dire.

MADAME D'ERCOUR.

Et vous me l'avouez: vraiment: je vous admire.

D'ORBEUIL.

Je pouvais vous parler dans un moment meilleur.

MADAME D'ERCOUR.

Ah! vous me soupçonnez peut-être de l'humeur?

D'ORBEUIL.

Au contraire.

(*à part.*)

Mais j'ai peine à la reconnaître.

MADAME D'ERCOUR, *à part.*

J'ai fait l'ombre au tableau : le tableau peut paraître.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

D'ORBEUIL.

Elle sort : c'est l'instant de la laisser sortir.
Quel caprice imprévu ! d'où peut-il lui venir ?...
D'Aglaé, ma cousine, est aujourd'hui peut-être,
Jalouse, comme hier ma femme a paru l'être ?...
.... Oh ! non pas. Oubliant son ton impérieux,
Allons voir Aglaé, qui me recevra mieux.
Son billet est aimable, et tout me persuade,
Qu'on va me consoler d'un entretien maussade.

(*Il prend son chapeau.*)

(*regardant à sa montre.*)

Voyons, quelle heure est-il ? Onze heures et demi !
Partons.... ma femme ! ciel !

SCENE V.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL, *très coquette dans toute cette scène.*

Vous sortez, mon ami?

D'ORBEUIL.

Oui : je suis obligé de sortir... pour affaire.
Je ne puis différer... je vais chez mon notaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Votre notaire ! ah ! ah ! mon cher, c'est fort bien fait.
Je suis loin de vouloir troubler un tel projet.
Pour de si graves soins que rien ne vous retarde.

D'ORBEUIL, *à part, la considérant*

Eh mais ! en vérité...

MADAME D'ORBEUIL, *à part.*

Je crois qu'il me regarde.

D'ORBEUIL.

Mon embarras, madame, hier fut sans égal.
Jamais si brusquement on ne quitta le bal.
Vous que j'avais laissée et si vive et si gaie ;
Je reviens promptement, et...

MADAME D'ORBEUIL.

J'étais fatiguée.

D'ORBEUIL.

Ce bal vous aurait-il inspiré de l'ennui?

MADAME D'ORBEUIL.

Je voudrais y pouvoir retourner aujourd'hui.

D'ORBEUIL.

En effet, vous avez obtenu des suffrages.

MADAME D'ORBEUIL.

Mais je ne me plains pas d'avoir manqué d'hommages.

D'ORBEUIL.

Vraiment!

MADAME D'ORBEUIL.

On se pressait à l'envi sur mes pas.

D'ORBEUIL, *feignant la satisfaction.*

C'est fort bien. Je m'en vais... non: je ne m'en vais pas.
Çà, que vous disait-on?

MADAME D'ORBEUIL.

Des choses agréables.
Me jugeant sans rigueur, vingt jeunes gens aimables,
Par leurs regards au moins me disaient leur avis;
Et, s'ils n'étaient pas francs, ils étaient bien polis.
L'un d'eux, tout près de moi, d'une voix éclatante,
(*très haut.*)
Disait à son voisin, tout bas: elle est charmante.
On l'approuvait tout haut, et vous devinez bien
Que de tous ces discours, moi, je n'entendais rien.

D'ORBEUIL.

Dans ces occasions, oui, jamais on n'écoute.
Vous étiez assez bien, et vous deviez sans doute
D'un succès passager recevoir ces tributs.

MADAME D'ORBEUIL.

Eh mais! ce ne sont pas les seuls que j'ai reçus.

D'ORBEUIL.

Comment donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous verriez de moi ce que l'on pens
Si je vous faisais part de ma correspondance.
Mes billets du matin vous feraient grand plaisir.

D'ORBEUIL, *inquiet.*

Sans doute, et vous allez ici m'en divertir.

MADAME D'ORBEUIL.

Non pas.

D'ORBEUIL.

Oh! montrez-les.

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! vous n'y pensez guère
Quelle demande! eh mais! si j'allais vous la faire?
Peut-être pourriez-vous, à l'heure où je vous tiens,
Montrer quelque billet plus doux que tous les miens.
Je ne présente point sur cela de requête.
Si je ne suis aimable, au moins je suis discrète.

D'ORBEUIL.

Je dois vous avouer, madame, que je suis
Très curieux : voyons ces billets.

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne puis.

D'ORBEUIL.

Mais si je veux, madame...

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! de la violence!
Il ne faut pas ainsi prodiguer la puissance.
Quand on commande trop, on n'est pas obéi.
Je veux! le plus aimé serait bientôt haï,
Si de ce vilain mot il adoptait l'usage :
Mais en vous en servant vous plaisantez, je gage.
Oui : j'ai deviné juste, et je le reconnais
A cet air de gaieté qui brille en tous vos traits.

D'ORBEUIL, *voulant être gai.*

Il est vrai; je plaisante.

MADAME D'ORBEUIL.

A propos, étourdie!
Vous avez à sortir et moi, moi, je l'oublie.
Ici je vous aurai trop long-temps arrêté.
Partez vîte : aussi-bien je pars de mon côté.

D'ORBEUIL.

Vous sortez!

MADAME D'ORBEUIL.

Hors d'ici mon caprice m'appelle.

D'ORBEUIL.

Où voulez-vous aller, madame?

MADAME D'ORBEUIL.

A Bagatelle.

D'ORBEUIL.

Quel départ imprévu : qui peut vous y pousser?
Là, vous n'allez jamais.

MADAME D'ORBEUIL.

Il faut bien commencer.
C'est dans ce beau jardin qu'on voit, dit-on, sans cesse
Accourir de Paris la brillante jeunesse.
Là, peut-être, je vais, d'un air content et fier,
Retrouver aujourd'hui mes conquêtes d'hier.

D'ORBEUIL.

Mais vraiment...

MADAME D'ORBEUIL.

Vous saurez les pensers de mon ame,
Et vous excuserez ma vanité de femme.
Flattée hier d'avoir inspiré tant d'amour,
Je voudrais triompher de l'épreuve du jour.
Je veux qu'on me distingue, encor que peu parée,
De ces demi-beautés qui n'ont que la soirée,
Et que tel qui m'offrit son hommage incertain,
Dise: elle est bien le soir, et même le matin.

D'ORBEUIL.

On peut le dire: mais apprenez, je vous prie,

Qu'on peut nommer cela de la coquetterie.

MADAME D'ORBEUIL.

On dit qu'elle nous sied, je vous en fais l'aveu,
Et qu'il n'en faut pas trop, mais qu'il en faut un peu.

D'ORBEUIL.

Un peu, si vous voulez : mais je me persuade,
Que vous renoncerez à cette promenade.

MADAME D'ORBEUIL.

Pourquoi donc ! mes chevaux sont mis : je dois sortir.
Vous me retrouverez avec plus de plaisir.
Auparavant chez moi j'étais très sédentaire.
Vous me trouviez toujours, et ne me cherchiez guère.
C'était un peu ma faute, à parler franchement,
Et je pouvais fort bien vous ennuyer souvent.
Décidément j'abjure un parti trop peu sage,
Et j'espère amuser, vous et moi, davantage.
Je commence par moi : c'est juste et très permis.
Je verrai plus le monde, et j'aurai des amis ;
Et, si je vous parais parfois un peu légère,
Tout ce que j'en ferai, ce sera pour vous plaire.

(*elle le salue et sort.*)

SCENE VI.

D'ORBEUIL.

Rêvé-je! est-ce bien elle! et, même, est-ce bien moi!
Elle, que je voyais si soumise à ma loi,
Et qui, jusqu'à l'excès poussant la complaisance,
Fatiguait ma tendresse et ma reconnaissance,
Elle a ses volontés, et ne me cède en rien!
D'où lui vient son courage, et qu'ai-je fait du mien?
Mais quel air, qui pour elle est vraiment incroyable;
Et quel ton décidé, mais cependant aimable!
Oui: Je sens que ma femme, avec sa douce voix,
M'a su contrarier et charmer à la fois.
Combien j'ai de regret qu'elle parte si vîte!
Je la quittai cent fois: voilà qu'elle me quitte:
C'est juste. Cependant si je suivais ses pas.
(*avec joie.*)
Elle revient. Tâchons qu'elle ne parte pas.

SCENE VII.

D'ORBEUIL, MADAME D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL.

Les gens en vérité sont bien insupportables.

D'ORBEUIL.

Pourquoi?

MADAME D'ORBEUIL.

Ces choses là sont-elles concevables!

D'ORBEUIL.

Mais vous m'inquiétez. Quel crime a-t-on commis?
Quel revers?...

MADAME D'ORBEUIL, *d'un ton désolé.*

Mes chevaux ne sont pas encor mis.

D'ORBEUIL.

Ah! votre intention fut sans doute oubliée.

MADAME D'ORBEUIL.

Je dirais mal combien j'en suis contrariée.

(*elle s'assied.*)

D'ORBEUIL.

Je puis vous assurer que cet événement
Me contrarie aussi, madame, infiniment.
Cependant calmons-nous. Dans les maux de la vie,
On dit qu'il faut avoir de la philosophie.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous me plaisantez.

D'ORBEUIL.

Non ; mais, à parler sans fard,
Je ne suis pas fâché de ce petit retard.
Vous restez avec moi, malgré vous, je suppose;
Je jouis de l'effet sans en chercher la cause.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est désolant!

D'ORBEUIL.

Allons, prenez moins de chagrin.
Vous ne vous irez pas promener ce matin;
Mais ce soir nous irons au spectacle à la ville (1).

---

(1) On est libre de dire ou de ne pas dire tout ce morceau sur les spectacles. J'y avais renoncé à regret, et mon regret a augmenté quand j'ai vu un ou deux critiques trouver un peu de fadeur dans ma pièce. Je rétablis ce morceau, qui paraîtra moins fade, et où j'ai tâché de donner à madame d'Orbeuil une espèce d'agrément qui manquait à sa conversation, celui d'une ironie piquante, qui fait mieux encore ressortir la sensibilité dans laquelle elle retombe bientôt après.

Au reste, je crois n'avoir point passé les bornes de la plaisanterie permise, en mettant dans la bouche d'une femme quelques critiques sans conséquence, sur des spectacles qui

MADAME D'ORBEUIL.

Auquel?

D'ORBEUIL.

Vous choisirez.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est assez difficile.

D'ORBEUIL.

Mais l'Opéra-Comique a beaucoup d'agrément.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est souvent je l'avoue, un spectacle charmant.
Mais on trouve souvent à l'Opéra Comique,
Avec beaucoup d'esprit, beaucoup trop de musique;
Et j'y crois toujours voir, gêné dans son maintien,
Le poëte étranglé par le musicien:
Quand on a le cœur bon, cela fait de la peine.

D'ORBEUIL.

Oui: le pauvre poëte est assez à la gêne.
Eh bien! allons ce soir, si c'est mieux votre goût,
Au grand Opéra.

MADAME D'ORBEUIL.

Soit.... y tenez-vous beaucoup?

---

ont des abus sans doute, mais où les talens sont encore plus remarquables que les abus, et qui, en tout, sont assurément les premiers spectacles de l'Europe.

D'ORBEUIL.

Quoi! ce spectacle auguste, imposant, magnifique....

MADAME D'ORBEUIL.

Oui: dans tout l'univers c'est un spectacle unique;
Je l'admire beaucoup; mais on peut l'accuser
De déroger trop peu jusqu'à nous amuser.
Le rire est rarement un scandale qu'il donne;
Le sérieux est beau, mais parfois monotone.
Que de tristes héros! que de fades exploits!
Les sentimens sont faux, et les sons quelquefois.
Notre avis d'ordinaire étant sans conséquence,
Je vous peux sur cela dire ce que je pense.
On eut dans cette affaire un but qui s'apperçoit.
Ce spectacle est moral bien plus qu'on ne le croit.
Des danses, des ballets l'aspect rempli de charme,
Peut pour les bonnes mœurs inspirer quelque alarme,
Et de la bonne route on pourrait devier;
Mais on a l'opéra pour se mortifier.

D'ORBEUIL.

Au théâtre Français nous nous rendrons, ma chère,
Contre lui vous n'avez rien à dire, j'espère?

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! l'on pourrait trouver, peut-être, en cherchant bien;
Mais je ne cherche pas: ce spectacle est le mien
De préférence.

D'ORBEUIL.

Bon. Aussi je le préfère,
Il me plaît: avec vous il va bien mieux me plaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous vous trouvez donc bien avec moi?

D'ORBEUIL.

Tout-à-fait.
Tenez, je ne veux pas vous en faire un secret;
Mon ame auprès de vous est doucement ravie,
Et je ne fus jamais si content de ma vie.

MADAME D'ORBEUIL.

Vraiment? Je dois pourtant vous y faire penser...

D'ORBEUIL.

A quoi donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Au contrat que vous alliez passer.

D'ORBEUIL.

Je suis auprès de vous, et je n'ai point d'affaires.

MADAME D'ORBEUIL.

Monsieur, il ne faut pas négliger les notaires.

D'ORBEUIL.

J'en conviens: mais...

MADAME D'ORBEUIL.

Cédez à de justes égards
Le vôtre vous attend, je le gage.

D'ORBEUIL.

Je pars.
(*il s'assied auprès d'elle.*)

...Que je voudrais, qu'autant que vous êtes aimable,
Votre oncle se montrât facile et raisonnable!

MADAME D'ORBEUIL, *se levant.*

A propos...

D'ORBEUIL.

Il lui faut céder cette maison,
Ou bien il faut plaider.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! que non.

D'ORBEUIL.

Comment, non!
N'a-t-il pas, épuisant toute mon éloquence,
De mes droits, hier soir, méprisé l'évidence?
Il n'écoutera rien.

MADAME D'ORBEUIL.

Il a su m'écouter.
J'ai, d'assez grand matin, allant le visiter,
Vaincu ma répugnance à lui parler d'affaire.

D'ORBEUIL.

Vraiment!

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai raisonné, par extraordinaire.
Il hésitait, malgré plus d'un motif pressant;

Mais j'ai su le convaincre enfin, en l'embrassant.
Il reconnaît vos droits : c'est chose décidée :
Cette belle maison par lui vous est cédée:
Il veut bien par écrit, même, le déclarer:
Voilà de ces billets que je peux vous montrer.
(*elle le lui donne.*)

D'ORBEUIL.

Se peut-il ! de mes droits lui prouver la justice,
C'est me rendre, madame, un important service.
Quoi ! ce que si long-temps j'ai voulu faire en vain...

MADAME D'ORBEUIL.

Pardon: mais je l'ai fait, monsieur, dans un matin.

D'ORBEUIL.

O femmes ! il n'est rien que vous ne puissiez faire.
Dès que vous profitez de vos moyens de plaire,
Les esprits sont séduits, les cœurs sont enchaînés;
Nous nous croyons les rois, et c'est vous qui régnez.

MADAME D'ORBEUIL, *déguisant sous l'ironie un sentiment pénible.*

Oui, véritablement c'est reconnu. Nous sommes
Trop heureuses.

D'ORBEUIL.

Eh mais ! pourquoi pas?

MADAME D'ORBEUIL.

Et les hommes !

D'ORBEUIL.

Les hommes ! oui : souvent vous l'avez répété :
Tous, nous ne valons rien ; c'est un point arrêté.
Les femmes rarement sont nos panégyristes.

MADAME D'ORBEUIL, *qui s'émeut par degrés.*

Mais vous êtes aussi les plus grands égoïstes !
Par votre intérêt seul vous êtes animés,
Et, même en nous aimant, c'est vous que vous aimez.
Pour nous, qu'avec rigueur volontiers on observe,
Quand nous aimons d'amour, c'est d'amour sans réser
Pour nous plus de calculs. Notre cœur les bannit.
De notre bonne foi souvent on nous punit.

D'ORBEUIL.

Comment donc !

MADAME D'ORBEUIL.

Trop souvent hélas ! dès qu'une femm
A laissé pénétrer le secret de son ame,
Dès qu'elle et son ami, se payant de retour,
Ont par un doux accord échangé leur amour,
Dès-lors, dans son esprit généreux et fidèle,
Rien ne peut plus briser cette chaîne éternelle ;
Plus de coquetterie. En vain de toutes parts,
D'autres amans viendront disputer ses regards :
Il n'est qu'un seul mortel dans la foule du monde,
Qu'apperçoivent ses yeux, à qui son cœur réponde.

Son amant est son bien, son bonheur, son appui;
Comme elle est sûre d'elle, elle est sûre de lui;
Elle voit ce qu'il voit, et veut ce qu'il desire.
Son art est de l'aimer. Cet art devrait suffire.
Ah! ce n'est pas assez pour vous autres ingrats!
Votre froide rigueur ne nous pardonne pas
D'avoir auprès de vous un peu de négligence,
Qui naît de trop d'amour, de trop de confiance.
Notre empire est perdu, notre bonheur détruit:
D'abord on nous évite, et bientôt on nous fuit.
Celui que j'ai choisi de son cœur me rejette:
Je lui plairais encor, si j'eusse été coquette.
Le cruel m'abandonne, et déchire mon cœur,
Qui lui pardonne encor l'excès de sa douleur.

D'ORBEUIL, *étonné.*

Celui que j'ai choisi...

MADAME D'ORBEUIL, *à part.*

Dieu! que viens-je de faire!

D'ORBEUIL.

Je ne me trompe pas! vous pleurez!

MADAME D'ORBEUIL, *qui pleure.*

Au contraire.

D'ORBEUIL.

Non, non. Vous voudriez en vain me le cacher,
Ainsi que tous les torts qu'on peut me reprocher:

Je ne les sens que trop et pour toute la vie.
Oui : je veux à jamais les éviter. Julie...

MADAME D'ORBEUIL, *étonnée.*

Julie !

D'ORBEUIL.

Ah ! laissez-moi vous rendre pour toujours
Ce nom qui fut le vôtre en nos premiers amours.
Julie, ah ! si long-temps ai-je pu méconnaître
Tant de dons précieux qu'en vous je vois paraître !
Vous-même sembliez ne pas vous en douter :
Dès que vous en usez, qui peut vous résister !
Si piquante à la fois, et si tendre, et si belle,
Il n'est point de mérite à vous être fidèle.
A de nœuds aussi doux qui voudrait échapper !
Non, jamais.... Et, tenez, je ne puis vous tromper :
Je disais qu'à Paris j'allais pour une affaire :
Il ne s'agissait point de contrat, de notaire ;
Par une erreur coupable insultant vos attraits,
J'avais un rendez-vous que je manque à jamais.
(*Il déchire un billet.*)

MADAME D'ORBEUIL, *avec joie, à part.*

Ah !

D'ORBEUIL.

De vœux inconstans abjurant la folie,
Je suis tout à l'amour, et tout à ma Julie.

Quel insensé j'étais! que de beaux jours perdus!
Daignez me regarder.

MADAME D'ORBEUIL, *doucement.*

Je ne vous aime plus.

D'ORBEUIL.

Non : vous m'aimez encor, malgré cette conduite.
Je le mériterai, si je ne le mérite.
Jamais je ne veux plus chercher d'autres liens.
Vous excusez mes torts.

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! je sais tous les miens.
M'exposant au chagrin que vous alliez me faire,
J'avais trop négligé les moyens de vous plaire :
Je perdais votre cœur, qui m'est si précieux ;
Mais puisqu'il m'est rendu, je le garderai mieux.

SCENE VIII.

D'ORBEUIL, MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

D'ORBEUIL, *à part, voyant madame d'Ercour.*
Ma cousine ! Cachons le trouble de mon ame.

MADAME D'ORBEUIL, *présentant son mari à sa cousine.*
Voyez un converti que je vous dois, madame.

D'ORBEUIL.
Que je vous dois ! comment !

MADAME D'ORBEUIL.
Oui, j'en ferai l'aveu.
Ma cousine est aimable et vous l'aimiez un peu.
C'est elle qui m'a dit, me voyant affligée,
A quel point envers vous je m'étais négligée,
Et son cœur généreux m'a donné le secret
De triompher du goût qu'elle vous inspirait.
Je lui dois tout enfin : c'est ma plus tendre amie.

D'ORBEUIL.
Ah ! je lui dois aussi le bonheur de ma vie.

MADAME D'ERCOUR.
Soyez heureux tous deux : mon cœur est trop payé.
(*à d'Orbeuil lui montrant sa femme.*)
Tout votre amour pour elle, et, pour moi, l'amitié.

D'ORBEUIL.

A jamais.... Vous étiez tantôt moins prévenante.

MADAME D'ERCOUR.

Oui : j'avais de l'humeur : mais je suis très contente.

MADAME D'ORBEUIL, *à madame d'Ercour.*

Ah ! guidez-moi toujours de vos douces leçons.
Nous irons dans le monde.... et si nous rencontrons
Quelque épouse imprudente à moi-même semblable,
Qui, contente d'aimer, néglige d'être aimable,
Lui montrant son erreur et sa témérité,
Lui prêtant le secours que vous m'avez prêté,
Pour la rendre, à la fois, plus heureuse et plus sage,
Nous lui révélerons le secret du ménage.

FIN.

Dans le courant de l'impression on a ainsi changé deux vers :

ACTE II, SCENE I, page 22.

Je ne dis pas cela : même en y pensant bien,
On pourroit soupçonner qu'ils ne méritent rien.

lisez

Je ne dis pas cela ; savoir fixer leur choix
Est un honneur brillant, mais trop cher quelquefois.

Ouvrage du même auteur.

Voyage en Italie et en Sicile, fait en 1801 et 1802.
Un volume in-8°.

Chez DIDOT L'AÎNÉ, imprimeur, rue du Pont de Lodi, n° 6 ;
RENOUARD, libraire, rue S.-André-des-Arcs, n° 55 ;
VENTE, libraire, boulevard des Italiens, n° 7.